

NOTES BIBLIQUES & PRÉDICATIONS

12 décembre 2021

3^e dimanche de l'Avent

Pasteure Françoise Mési

Une Bonne Nouvelle

Textes :

Luc 3, 10-18

Philippiens 4,4-7

Troisième dimanche de l'Avent : la liturgie catholique romaine l'intitule en latin *Gaudete : réjouissez-vous !* Au menu du lectionnaire œcuménique : la Bonne Nouvelle annoncée par Jean-Baptiste et l'exhortation de Paul à la communauté de Philippiens : Réjouissez-vous !

Nous touchons aux fêtes de fin d'année, diversement vécues par chacun en fonction des contextes familiaux et personnels : la joie peut-elle se décréter sur commande ? Il vaut la peine de nous intéresser de plus près à ce que l'Évangile et l'Épître de ce dimanche peuvent nous en dire.

SOMMAIRE

Notes bibliques sur Luc 3,10-18 : une Bonne Nouvelle.....	2
Contexte.....	2
Au fil du texte.....	2
Notes bibliques sur Philippiens 4,4-7 : dans la joie du Seigneur !	6
Contexte.....	6
Au fil du texte.....	7
Prédication.....	9
Annexe : Albert Schweitzer, Sermon d'adieu avant le départ pour Lambaréné.....	14



Notes bibliques sur Luc 3,10-18 : une Bonne Nouvelle

Contexte

L'Évangile de l'enfance nous raconte au cours des deux premiers chapitres le contexte de la naissance des deux cousins, Jean-Baptiste et Jésus, pour servir d'introduction à leurs ministères :

- en Luc 1,11-17 l'ange qui lui apparaît au temple intime à Zacharie le prêtre de nommer Jean (Dieu fait grâce) le fils que Dieu va donner à son épouse stérile Élisabeth, rompant la chaîne de transmission selon laquelle ce fils premier-né aurait dû recevoir le nom de son père (Zacharie : Dieu se souvient). La prophétie est reprise par Zacharie à la naissance de Jean : *Et toi, petit enfant, tu seras appelé prophète du Très-Haut, car tu marcheras par devant sous le regard du Seigneur, pour préparer ses routes, pour donner à son peuple la connaissance du salut par le pardon des péchés. C'est l'effet de la bonté profonde de notre Dieu : grâce à elle nous a visités l'astre levant venu d'en haut. Il est apparu à ceux qui se trouvent dans les ténèbres et l'ombre de la mort, afin de guider nos pas sur la route de la paix.* » (Luc 1, 76-80).
- pour sa part, le ministère de Jésus est annoncé à sept reprises : par l'ange Gabriel en Luc 1,31-33, par la réaction conjointe d'Élisabeth et du fils qu'elle porte en Luc 1,42-45 par Zacharie en Luc 1,69-75, par les anges en Luc 2,11, par Siméon en Luc 2,29-35, par Anne en Luc 2,38. La septième et dernière annonce est celle de Jésus lui-même en Luc 2,49 : « *Pourquoi donc me cherchez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il me faut être chez mon Père ?* » Elle se heurte à l'incompréhension de ses parents, préfigurant le constat « *aucun prophète ne trouve accueil dans sa patrie.* » (Luc 4,24).

Les deux premiers chapitres ont posé le cadre : l'histoire des ministères de Jean-Baptiste et Jésus peut maintenant commencer.

Le ministère de Jean accomplit en actes la rupture d'héritage annoncée avec le nom qu'il a reçu : il ne succède pas à son père comme prêtre au temple de Jérusalem, mais il vit retiré dans le désert, où il appelle le peuple d'Israël à la repentance. Le texte du jour commence en Luc 3,10, érudant les paroles très dures des trois versets qui précèdent, ce qui est dommage car ces trois versets me paraissent indispensables à la compréhension de la Bonne Nouvelle qui conclut notre passage au verset 18, juste avant le baptême de Jésus et la généalogie qui concluent le chapitre.

Au fil du texte

Chaque mot possède son univers de sens, propre à l'évolution de son utilisation dans la langue dont il est issu, ainsi qu'à la culture et au contexte de rédaction du texte dont il fait partie. Il n'existe que très rarement un mot qui puisse dans une autre langue le traduire dans toutes ses nuances, et c'est la raison pour laquelle chaque traduction trahit forcément l'original. Le tableau qui suit essaie de reconstruire le paysage sémantique et culturel de Luc 3,7-18 avec la profondeur de champ nécessaire pour apprécier tant les sous-entendus que les imprécisions qui laissent l'auditeur/lecteur libre d'interpréter le récit.

7. Il disait donc aux foules venant être baptisées par/sous lui: «Progéniture de vipères, qui vous a montré à fuir l'ardeur à venir?»

par/sous : traduit *hupo*, qui veut dire en-dessous, ici dans le sens de 'sous l'autorité de'.

progéniture : traduit *gennēma*, où l'on retrouve le préfixe *gén-* qui exprime en français l'idée d'engendrer, comme dans génération. *Gennēma* est utilisé deux fois dans l'Évangile de Luc : ici et dans l'institution de la Cène en Luc 22,18 – *Je ne boirai plus désormais du fruit de la vigne*. Dans les deux passages ce qui est mis en avant c'est l'idée d'engendrement, de ce qui est produit – le fruit dans la métaphore végétale, la progéniture dans la métaphore animale – comme va le confirmer le verset suivant.

vipère : dans la pensée biblique, le serpent est venimeux par sa langue : *progéniture de vipères* qualifie ceux dont les paroles sont toxiques – à l'opposé de la Parole de Dieu qui fait vivre (cf Esaïe 55,10-12).

ardeur : la traduction la plus souvent utilisée dans nos Bibles est *colère*, mais le sens premier du mot grec *orgē* est *élan naturel, disposition naturelle, état d'âme, disposition de caractère*. Ce n'est pas la colère qui est à mettre en avant (ce serait plutôt le mot *cholos* qui serait utilisé, qui induit l'idée d'amertume et de rancune), mais la passion, le zèle, tels qu'ils s'expriment par exemple en Dt 4,24 : *Car le SEIGNEUR ton Dieu est un feu dévorant, il est un Dieu jaloux* (que la TOB traduit par *exigeant*). Le mot *colère* induit une idée de châtement et de violence, alors qu'*orgē* donne plutôt à penser un amour exalté et absolu, le contraire radical de l'indifférence.

8. Produisez donc des fruits d'une valeur qui équivaut votre conversion et ne vous mettez pas en avant en vous disant en vous-mêmes : 'Nous avons Abraham pour ancêtre!' En effet, je vous déclare que de ces pierres Dieu peut ériger des enfants à Abraham.

d'une valeur qui équivaut : pour traduire *axios*, qui traduit l'idée d'une pesée où les deux plateaux de la balance s'équilibrent.

conversion : pour traduire le mot *metanoia*, dérivé du verbe *métanoéō* qui veut dire *changer d'avis, se repentir*, construit à partir du verbe *noéō* qui exprime la formation d'une représentation mentale et du préfixe *méta-* qui exprime l'idée de changement de direction, de changement de façon de faire. Une possible illustration en est la figure de ski du même nom, par laquelle on tourne successivement un ski puis l'autre pour changer de direction à 180°. Je ne résiste pas à un peu d'humour sur la difficulté tant physique que spirituelle de l'exercice, et la résistance à son exécution, avec l'illustration ci-contre (dessin de Sempé extrait de l'album *Rien n'est simple*) :



— *Et pourquoi n'avez-vous pas exécuté
le mouvement
monsieur Martin ?*

ne vous mettez pas en avant : pour traduire le le verbe *arkô* qui signifie : *être en avant, aller en tête, guider* (dans l'espace), et : *donner le commencement de, prendre l'initiative de, être le premier à* (dans le temps).

ériger : traduit le verbe *egeirō*, qui veut dire au sens propre *lever, relever*, et au sens figuré *éveiller, réveiller*. C'est le verbe qui est utilisé le matin de Pâques par l'ange au tombeau parlant du Christ, et que nous traduisons par *ressusciter* = *re-susciter*, à partir du verbe latin *suscitare* qui a exactement le même sens que le verbe grec *égueiro*.

Jean-Baptiste s'en prend au complexe de supériorité de ses coreligionnaires juifs qui se prévalent uniquement de leurs origines, en oubliant la corollaire selon laquelle cette identité doit s'exprimer au quotidien dans la mise en pratique des commandements divins qui ont été donnés au peuple d'Israël. Jean-Baptiste utilise la métaphore du temple : un peuple qui perd le sens éthique n'est qu'un tas de pierres (cf Luc 21,5-6), comme le temple avec lequel Jean est en rupture, ayant rejeté la prêtrise héréditaire de son père Zacharie.

9. Déjà la hache est mise à la racine des arbres : tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera donc coupé et jeté au feu.

C'est l'image de l'arbre généalogique qui est convoquée, comme en Esaïe 11,1 : *Un rameau sortira de la souche* [de l'arbre qui a donc été abattu] *de Jessé, un rejeton jaillira de ses racines..* Selon la métaphore de ce verset, le peuple d'Israël qui a perdu le sens éthique a perdu toute légitimité et doit être abattu.

10. Et l'interrogeaient les foules, disant : « Quoi donc nous devrions produire ? »

produire : même verbe *poieō* qu'au verset 8. C'est le premier verbe de la traduction grecque de la Bible hébraïque : Au commencement Dieu *créa* (*poieō*) le ciel et la terre. *poieō* a le sens général de *faire, de produire quelque chose qui a été pensé au préalable*, où il y a une part de création. C'est le verbe qui a donné en français le mot *poésie*, l'art selon Aristote de l'imitation et de la suggestion par l'invention (par opposition à la rhétorique, qui est la technique à utiliser pour convaincre).

Toujours la question des fruits, du faire qui matérialisent une intention. Pour la pensée biblique, dire et faire sont indissociables (en hébreu, le mot *davar* veut dire à la fois parole et acte). La spiritualité judéo-chrétienne est indissociable des actes qu'elle inspire.

11. Leur répondant il leur dit : « Que celui qui a deux tuniques partage avec celui qui n'en a pas, et que celui qui a de quoi manger fasse de même. »

tunique : c'est le vêtement qui est le plus près du corps, qui le protège, et qui symbolise la protection de la vie (par opposition au manteau qui est par dessus et qui symbolise ce qui se donne à voir, la fonction sociale, un peu comme l'uniforme aujourd'hui).

12. Et venaient aussi des trésoriers se faire baptiser et qui disaient : « Maître, quoi produire ? »

trésorier : j'emploie ce terme pour indiquer que du temps de Jean-Baptiste, les taxes qui sont prélevées vont abonder aussi bien les caisses du temple que les celles de l'occupant romain. Il s'agit de tous ceux qui sont chargés de prélever l'argent nécessaire au fonctionnement des institutions dont ils relèvent.

13. Et il leur disait alors : « N'en faites pas plus que ce qui vous a été ordonné.»

faites : traduit le verbe *prassō*, qui traduit l'idée d'*aller jusqu'au bout*, et par extension en s'appliquant à un objectif, *d'accomplir, de travailler à, de traiter une affaire, de faire rentrer de l'argent*. On est dans un '*faire*' d'exécution et non de création comme avec *poieō*.

On peut comprendre le verset comme une mise en garde contre la tentation d'abuser du statut de collecteur de taxes pour s'enrichir personnellement. Mais il me semble, compte tenu du contexte, que la signification en est plus large : Jean renvoie ici la question de l'initiative à la sphère individuelle. Ce n'est pas derrière le service zélé d'une institution que doit se réfugier notre créativité : elle doit s'exprimer

individuellement dans le cadre d'une responsabilité éthique assumée à titre personnel.

14. Et lui demandèrent des combattants disant : « Quoi produire nous ? » Et il leur dit : « Ne profitez pas de votre statut pour intimider et tirer profit de la situation, et contentez-vous de votre solde. »

ne profitez pas de votre statut pour intimider et tirer profit de la situation : pour traduire les verbes

- *diaseiō* qui veut dire *secouer violemment la tête* et par extension *troubler, intimider*.
- *sukofanteō* qui veut dire faire le *sycophante*. L'origine du mot (*sukos* : figue – *faino* : faire voir, faire entendre) renvoie à ceux qui dénoncent le vol/la contrebande de figues. Les figues sont dans l'Antiquité des fruits de très forte consommation et de très faible valeur. Le mot en est venu à désigner à Athènes dans l'Antiquité ceux qui dénoncent de mauvaises pratiques non pour faire œuvre de justice, mais pour en tirer un profit personnel.

15. Le peuple était dans l'attente et tous se demandaient en leur coeur à propos de Jean s'il ne serait pas le Christ.

Christ : le sens premier des mots Christ en grec et Messie en hébreu est : celui qui a reçu l'onction royale, c'est-à-dire le roi.

Tout va mal : les élites du temple sont corrompues et collaborent avec l'occupant romain. Ce verset exprime l'espérance messianique du peuple d'Israël qui attend un roi idéal. C'est l'attente de l'homme providentiel qui du temps de Jésus comme du nôtre nourrit tous les populismes. Le peuple attend une solution miracle venue d'en haut ; les ministères de Jean-Baptiste et Jésus vont nous renvoyer chacun à une solution venue d'en bas, de chacun d'entre nous, grâce à l'inspiration de l'Esprit.

16. Jean leur répondit à tous disant : « Moi je vous baptise d'eau. Arrive le plus fort que moi, celui dont moi je ne suis pas suffisant pour délier la lanière de sa sandale. Lui vous baptisera dans l'Esprit saint et dans le feu.

plus fort : traduit le comparatif bâti avec l'adjectif *ischuros* dérivé du mot *ischus* qui veut dire *force physique, vigueur, fécondité* – c'est à dire une force, une puissance liée à la nature même de l'être qui en bénéficie – en l'occurrence la part divine de Jésus, Dieu fait homme.

suffisant : pour traduire *hikanos*, dérivé du verbe *hikō* qui veut dire *arriver, atteindre*.

délié : traduit le verbe *luō*, qui veut dire au sens premier *délié*, et au sens figuré *libérer*. *Luō* a donné le mot *lutron* qui veut dire *rançon*. Payer une rançon, c'est ce qui permet de libérer quelqu'un. Jean donne ici dans l'autodérision avec un jeu de mots dans le registre du pouvoir de libérer, qu'on peut essayer de rendre par : *moi qui ne saurais même pas libérer la voie pour son passage* – ce qui, outre l'avantage de rendre visible la référence au pouvoir de libérer, permet un clin d'oeil à la citation d'Ésaïe en Luc 3,4.

Il y a sans nul doute de meilleurs équivalents pour rendre ce jeu de mot dans le registre de la libération : je me réjouis d'avance des pépites que vous pourrez trouver :-)

17. Il a sa pelle à vanner à la main; il nettoiera/purifiera son aire de battage et il rassemblera le grain dans sa réserve, mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteint pas.»

nettoiera : traduit le verbe *diakatharizō*, formé du préfixe *dia-* qui veut dire *de bout en bout, complètement*, et du verbe *katharizō* qui veut dire *nettoyer* (au sens propre), *purifier* (au sens liturgique).

rassemblera : traduit le verbe *sunagō*, formé par le préfixe *sun-* (ensemble) et le verbe *agō* qui veut dire *conduire, guider*.

réserve : traduit *apothēkē*, qui veut dire *magasin, réserve*, formé à partir du préfixe *apo-* qui exprime l'idée de mettre à part et du suffixe *theke* dérivé du verbe *tithemi*, placer (qu'on retrouve en français dans bibliothèque, discothèque, etc.)

qui ne s'éteint pas : traduit *asbestos*, formé à partir du préfixe *a-* privatif et du verbe *sbennumi*, qui veut dire *éteindre* au sens propre et au sens figuré *calmer, arrêter, tarir* (la colère, l'ardeur, ...).

De mon point de vue, ce verset répond directement aux versets 7 à 9 :

- la hache est remplacée par la pelle à vanner
- l'arbre est remplacé par la plante annuelle
- la verticalité et la pompe du temple et de ses pierres, symboles d'une spiritualité pervertie (les vipères), sont remplacée par l'horizontalité d'une aire de battage purifiée (il nettoiera/purifiera).

Le peuple de Dieu est passé de la métaphore de l'arbre (généalogie déterminée à partir d'Abraham) à celle de la graminée annuelle. Là où le tronc figé était le porteur unique de toutes les branches du peuple, les graminées s'individualisent en une multitude de plantules qui chacune portent du fruit (les grains de blé) et contribuent par leur tige (leur vie ?) à entretenir le feu de l'Esprit.

Le peuple-arbre stérile qui cherchait à fuir l'ardeur de Dieu devient le combustible grâce auquel s'entretient cette ardeur qui n'est autre que le feu de l'Esprit.

18. C'est ainsi, avec encore beaucoup d'autres choses, que Jean consolant annonçait la bonne nouvelle au peuple.

consolant : participe présent du verbe *parakaleō*, qui signifie *consoler*, mais aussi *appeler au secours*, *intercéder*, *défendre*, et qui a donné le mot Paraclet dans l'Évangile de Jean pour désigner l'Esprit Saint.

annonçait la bonne nouvelle : traduit le verbe *euangelizomai*, dérivé du préfixe *eu-* qui signifie *bon* et du verbe *aggellō* qui veut dire *porter une nouvelle, un message*.

Ce texte illustre particulièrement bien le problème de l'interprétation, par lequel le lecteur devient acteur dans la compréhension du texte qu'il lit. Selon qu'on part avec un préjugé d'un Dieu de justice inflexible ou d'un Dieu de miséricorde bienveillant, l'interprétation change du tout au tout : dans le premier cas, on s'identifie à l'arbre coupé et à la paille promis au feu de la damnation éternelle, et dans le second, on s'émancipe d'un peuple qui se prend pour une élite spirituelle pour redevenir une humble graminée qui en portant du fruit entretient le feu de l'Esprit. Ce sera le thème de la prédication, qui trouve ensuite sa conclusion avec le texte de Philippiens 4, raison pour laquelle j'aborde maintenant l'exégèse de ce passage.

Notes bibliques sur Philippiens 4,4-7 : dans la joie du Seigneur !

Contexte

Philippes est la ville la plus importante de la Macédoine¹, au nord de la Grèce. Paul va fonder cette communauté au cours de son second voyage missionnaire, après le concile de Jérusalem qui nous est raconté en Actes 15, et qui confie à Pierre la mission intérieure auprès des Juifs, et à Paul la mission extérieure auprès des autres peuples. Nous ne sommes plus au Proche-Orient : Philippes est la première communauté chrétienne fondée en Europe. La fondation de cette communauté est pour Paul une expérience forte qui nous est racontée en Actes 16, le résultat d'une décision prise à la suite d'un rêve qui l'a amené dans la maison de Lydie, une femme aisée marchande de pourpre. Paul est très soucieux de

1 Pour les curieux qui s'interrogent sur l'origine du nom commun de macédoine, comme mélange de choses très diverses (comme dans macédoine de légumes) : l'emploi remonte au XIXe siècle et renvoie à la pluralité ethnique des Balkans, au sein desquels s'allumera l'étincelle qui va mettre le feu aux poudres de la 1ère guerre mondiale.

conserver sa liberté personnelle en paroles et en actes ; Philippes est la seule communauté dont il acceptera un soutien financier. Les paroles que Paul adresse à cette communauté très chère à son cœur sont toutes empruntées d'une joie profonde. La lettre de Paul à la communauté de Philippes, c'est l'épître de la joie.

Au fil du texte

Traduction mot à mot	Commentaires
4. Réjouissez-vous dans le Seigneur en tout temps ! je le dirai à nouveau Réjouissez-vous !	
<p>réjouissez-vous : traduit le verbe <i>chairō</i> de même étymologie que le mot <i>chara</i>, la joie. Le mot <i>chara</i> est phonétiquement proche du mot <i>charis</i>, qui veut dire la grâce. Paul utilise ces deux mots de manière interchangeable, car pour lui la joie est l'expression de la grâce. Sa lettre à la communauté de Philippes, comme beaucoup d'autres, réinterprète la formule de politesse grecque usuelle en début de correspondance : '<i>joie et paix à vous</i>' en '<i>grâce et paix à vous</i>' (Ph 1,2).</p> <p>dans : il faut prendre ce <i>dans</i> au sens premier : la joie est <u>dans</u> le Seigneur – pas ailleurs. C'est le fondement de ce passage.</p>	
5. Que (le fait que) vous (êtes) équitables soit connu de tous. Le seigneur proche.	
<p>équitables : adjectif construit à partir du mot <i>epieikeia</i>. Ce mot est utilisé par Aristote dans <i>l'Éthique à Nicomaque</i> pour décrire une façon de rendre la justice qui n'est pas la justice selon la loi mais qui corrige les défauts de la loi pour s'adapter à la réalité d'une situation : il faut « corriger le manque constaté en envisageant ce que le législateur lui-même aurait dit s'il était là ou ce qu'il aurait ajouté à la loi s'il avait connu l'affaire »². Le sens du mot est ici celui de 2Co 3,6 : <i>c'est lui qui nous a rendus capables de nous mettre au service d'une alliance nouvelle, qui dépend non d'un texte écrit, mais de l'Esprit. Car ce qui est écrit mène à la mort, mais le souffle de l'Esprit mène à la vie (NFC)</i>. Raison pour laquelle je préfère, plutôt que <i>gentillesse</i> ou <i>bonté</i> souvent utilisés dans les traductions, le mot <i>équité/équitable</i> pour garder la référence à l'univers judiciaire que porte ce mot.</p> <p>proche : traduit <i>eggus</i>, un adverbe qui veut dire proche, dans l'espace ou dans le temps. Les traductions privilégient souvent la proximité temporelle : « <i>le Seigneur vient bientôt</i> ». Je préfère la proximité spatiale : c'est parce que le Seigneur est à nos côtés (par son Esprit) que nous pouvons être équitables – l'équité, c'est l'Esprit qui nous agit.</p>	
6. Ne ruminez pas, mais en toute chose dans la supplique et dans la prière avec reconnaissance vos désirs faites connaître devant Dieu.	
<p>ne ruminez pas : pour traduire le verbe <i>merimnaō</i>, qui veut dire <i>s'inquiéter de, avoir du soin pour, rechercher, méditer, chercher à</i>.</p> <p>supplique : pour traduire <i>proseuchē</i>, qui veut dire au sens premier <i>une déclaration à haute voix</i>, et par extension <i>souhait, vœu, prière</i>.</p> <p>prière : traduit <i>deēsis</i> qui veut dire au sens premier <i>besoin, manque</i> et par extension <i>prière, supplication</i>.</p> <p>reconnaissance : traduit le mot <i>eucharistia</i>, où on retrouve le préfixe <i>eu-</i> qui veut dire bon et la racine <i>charis</i> du mot grâce. L'<i>eucharistia</i>, c'est la réponse à la grâce, la faveur qui a été reçue.</p> <p>L'idée ici est d'arrêter de tourner en rond pour chercher tous seuls la solution de nos problèmes ; il nous faut une aide extérieure, celle de la prière qui nous permet de placer nos soucis en toute simplicité devant Dieu.</p>	

2 Aristote, *Ethique à Nicomaque (l 137a-38a)*, cité dans Harris, Edward M., *Le Rôle de l'epieikeia dans les tribunaux athéniens*, Revue Historique de Droit français et étranger (1922-), Éditions Dalloz, vol. 82, no. 1, 2004 p.2., disponible en ligne à l'adresse : www.jstor.org/stable/43851486.

Z. Et la paix de Dieu, (qui est) au-dessus toute de logique/raison prendra la garde de vos coeurs et de vos pensées en Christ Jésus

logique/raison : traduit *nous*, un mot qui signifie *pensée, intellect, raison, sens, signification*. Le *nous*, c'est la logique qui nous permet de raisonner, ce sont nos facultés intellectuelles. La paix de Dieu est au-dessus ; elle dépasse ce que nous pouvons connaître par le raisonnement.

prendra la garde...en Jésus-Christ : traduit le verbe *froureō* qui veut dire *prendre la garde, faire le guet*.

cœurs : dans la pensée biblique, le cœur est le siège de la raison (le siège de nos émotions, ce sont nos entrailles, d'où l'expression fréquente dans le Premier et le Nouveau testament : *être ému aux entrailles*).

L'idée ici est vraiment de nous défendre... de nous-mêmes, pour nous garder, nous et notre faculté de raisonner, en Christ, dans la paix de Dieu.

La prière comme remède à la rumination, avec la paix comme marqueur de la joie : loin d'être une promesse de fin des temps (le Seigneur vient bientôt) je reçois ce texte comme une promesse du quotidien, dans l'intimité de la prière. Arrêter de ruminer et de chercher par nos propres moyens une solution à tous nos soucis, mais s'en remettre à plus grand que nous. Remplacer les obligations de résultats qui nous agressent de toutes parts par une simple obligation de moyens, celle de faire ce que nous pouvons avec ce que nous avons reçu – mais en Christ ! C'est la garantie de la paix, et la source d'une joie inépuisable.

Ces versets sont ceux avec lesquels Albert Schweitzer concluait tous ses cultes du temps de son ministère pastoral à Strasbourg. Je ne résiste pas au plaisir de partager avec vous en annexe son sermon d'adieu avant le départ à Lambaréné, page 14, qui porte sur ces versets. Concilier la foi et la raison agissante, en ce début de XXe siècle où la science positive est reine, est au fondement même de la décision de quitter le ministère pastoral de celui qui avait pour fête préférée la Pentecôte : « *La fête de Pentecôte est un appel aux gens déraisonnables ; les gens raisonnables, il n'en manque pas. Mais il nous faut de ceux qui sagement agissent et parlent dans l'Esprit du Christ, et que le monde prend pour des exaltés. Ne soyez pas raisonnables ; même si quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent ce que vous entreprenez dans l'Esprit du Christ ne donne aucun résultat, la centième est la bonne, et chacune de ces inspirations qui marchent vous est venue au départ comme les autres. Le reste n'a servi qu'à boucher des trous.* »³

3 Sermon de Pentecôte 1905 in Albert Schweitzer, *Predigten 1898-1948*, Editions Beck C. H., Munich, 2001, p 670 (traduction personnelle)

Prédication

(12.800 caractères avec la lecture biblique = 15 mn + 5 mn d'interaction avec l'assemblée = 20 mn)

Remarque 1 : La prédication a pour thème l'interprétation, raison pour laquelle je propose de partir d'une traduction consensuelle, par exemple la Traduction Œcuménique de la Bible, ou la Nouvelle traduction en Français Courant que je reproduis ci-dessous.

Remarque 2 : la prédication est conçue pour une **interaction avec l'assemblée (en violet)** à adapter en fonction de votre auditoire.

TOB

⁷Jean disait alors aux foules qui venaient se faire baptiser par lui : « Engeance de vipères, qui vous a montré le moyen d'échapper à la colère qui vient ?
⁸Produisez donc des fruits qui témoignent de votre conversion ; et n'allez pas dire en vous-mêmes : "Nous avons pour père Abraham." Car je vous le dis, des pierres que voici Dieu peut susciter des enfants à Abraham. ⁹Déjà même, la hache est prête à attaquer la racine des arbres ; tout arbre donc qui ne produit pas de bon fruit va être coupé et jeté au feu. » ¹⁰Les foules demandaient à Jean : « Que nous faut-il donc faire ? » ¹¹Il leur répondait : « Si quelqu'un a deux tuniques, qu'il partage avec celui qui n'en a pas ; si quelqu'un a de quoi manger, qu'il fasse de même. » ¹²Des collecteurs d'impôts aussi vinrent se faire baptiser et lui dirent : « Maître, que nous faut-il faire ? » ¹³Il leur dit : « N'exigez rien de plus que ce qui vous a été fixé. » ¹⁴Des militaires lui demandaient : « Et nous, que nous faut-il faire ? » Il leur dit : « Ne faites ni violence ni tort à personne, et contentez-vous de votre solde. » ¹⁵Le peuple était dans l'attente et tous se posaient en eux-mêmes des questions au sujet de Jean : ne serait-il pas le Messie ? ¹⁶Jean répondit à tous : « Moi, c'est d'eau que je vous baptise ; mais il vient, celui qui est plus fort que moi, et je ne suis pas digne de délier la lanière de ses sandales. Lui, il vous baptisera dans l'Esprit Saint et le feu ; ¹⁷il a sa pelle à vanter à la main pour nettoyer son aire et pour recueillir le blé dans son grenier ; mais la balle, il la brûlera au feu qui ne s'éteint pas. » ¹⁸Ainsi, avec bien d'autres exhortations encore, il annonçait au peuple la Bonne Nouvelle.

NFC

⁷Une foule de gens venaient à Jean pour qu'il les baptise. Il leur disait : « Espèce de vipères ! Qui vous a appris à échapper à la colère de Dieu, qui vient ?
⁸Montrez par des actes que vous avez changé de vie et ne vous mettez pas à dire en vous-mêmes : "Abraham est notre père !" Car je vous dis que Dieu peut utiliser les pierres que voici pour en faire des enfants d'Abraham ! ⁹La hache est déjà prête à couper les arbres à la racine : tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. » ¹⁰Les foules lui demandaient : « Que devons-nous donc faire ? » ¹¹Il leur répondait : « Celui qui a deux chemises, qu'il en donne une à celui qui n'en a pas. Et celui qui a de quoi manger, qu'il partage ce qu'il a. » ¹²Des collecteurs d'impôts vinrent aussi pour être baptisés et demandèrent à Jean : « Maître, que devons-nous faire ? » ¹³Il leur répondit : « Ne faites pas payer plus que ce qui vous a été indiqué. » ¹⁴Des soldats lui demandèrent également : « Et nous, que devons-nous faire ? » Il leur dit : « Ne prenez d'argent à personne par la force, ne portez pas de fausses accusations, mais contentez-vous de votre solde. » ¹⁵Le peuple attendait, plein d'espoir : chacun pensait que Jean était peut-être le Christ. ¹⁶Jean leur dit alors à tous : « Moi, je vous baptise dans l'eau ; mais celui qui vient est plus fort que moi : je ne suis pas digne de délier la lanière de ses sandales. Il vous baptisera dans l'Esprit saint et dans le feu. ¹⁷Il tient en sa main la pelle à vanter pour séparer le grain de la paille. Il amassera le grain dans son grenier, mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteint jamais. » ¹⁸C'est en leur adressant beaucoup d'autres appels encore que Jean annonçait la bonne nouvelle au peuple.

Tous les dimanches – enfin presque tous – nous nous retrouvons pour méditer la Parole. Vous vous rendez bien compte qu'avant d'arriver devant vous, nous autres prédicateurs avons passé plus ou moins de temps à réfléchir sur ce que ce texte peut bien avoir à nous dire. Ce que je vous propose aujourd'hui, c'est de faire ce travail avec moi.

Je viens de vous en donner une première lecture, qui est la [traduction TOB / NFC / ...](#) Si vous voulez bien, on va faire un sondage sur vos premières impressions :

- Qui pense que ce texte nous appelle à un comportement éthique et responsable ?
- Qui pense que ce texte menace d'un châtement ceux qui ne se comportent pas de manière éthiquement responsable ?

Ceux qui ont répondu oui, pour vous, à quel châtement fait référence le texte ?

On peut imaginer des réponses telles que : sentiment de culpabilité, damnation, etc.

- Et donc comment s'expliquer, avec de tels châtements à la clé, que ce texte se termine par ces mots : Jean annonçait la Bonne nouvelle au peuple ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

On peut imaginer des réponses telles que : à l'époque les gens croyaient à l'enfer, c'est Jean-Baptiste qui parle ; Jésus tiendra un autre langage : il ne faut pas prendre les paroles de Jean-Baptiste au pied de la lettre, etc.

Conclusion : on sent qu'il y a une tension entre ce que nous pouvons comprendre de ce texte et sa conclusion d'être une Bonne nouvelle qui est censée nous consoler.

Alors je vous propose maintenant de faire ensemble l'exercice suivant : on va prendre Jean-Baptiste au sérieux : ce texte est vraiment une Bonne nouvelle pour nous.

Partant de là, avec ce préjugé positif sur ce que Jean a à nous dire, on reprend au début, avec la traduction mot à mot du texte grec original, et des lunettes de lecture rose Bonne nouvelle : [\[qu'on peut chausser pour appuyer le propos\]](#)⁴



Il disait donc aux foules venant être baptisées par lui: «Progéniture de vipères, qui vous a montré à fuir l'ardeur à venir?»

Les vipères – les serpents venimeux en général – injectent leur venin avec les crochets qui sont dans leur bouche. Progéniture de vipères, ça accuse les Juifs qui viennent voir Jean-Baptiste de faire partie d'un peuple dont les paroles sont toxiques – à l'opposé de la Parole de Dieu qui fait vivre comme en Esaïe 55,10-12 : *La pluie et la neige tombent des cieux, mais elles n'y retournent pas sans avoir arrosé la terre, sans l'avoir rendue fertile, sans avoir fait germer les graines. Elles procurent ainsi de la semence au semeur et du pain à celui qui a faim. Eh bien, il en est de même pour la parole qui sort de ma bouche : elle ne revient pas à moi sans avoir produit d'effet, sans avoir réalisé ce que je veux, sans avoir atteint le but que je lui ai fixé. C'est dans la joie que vous quitterez Babylone, et c'est dans la paix que vous serez ramenés chez vous. Devant vous, les montagnes et les collines éclateront en cris de joie, et tous les arbres des campagnes battront des mains pour applaudir.* Jean-Baptiste en parle en connaissance de cause : son père Zacharie était prêtre au temple – et comme par hasard, il est devenu muet à l'annonce de sa naissance...

⁴ On peut en trouver à partir de 5€ ...

Le fait que cette Parole vivifiante soit pervertie par les élites en paroles toxiques ne plaît pas au Dieu qui nous aime jalousement, d'où la référence à l'ardeur qui s'exprime dans le verset suivant :

Produisez donc des fruits d'une valeur qui équivaut votre conversion et ne vous mettez pas en avant en vous disant en vous-mêmes : 'Nous avons Abraham pour ancêtre!' En effet, je vous déclare que de ces pierres Dieu peut ériger des enfants à Abraham.

Le tas de pierres en question fait référence au temple. À l'époque où est écrit l'Évangile de Luc, ce temple a été détruit. Le lieu symbolique de rassemblement du peuple d'Israël, le lieu où Dieu était présent, dans le Saint des saints où le grand-prêtre pénétrait une fois par an pour la fête de Kippour, ce lieu a été détruit par l'armée romaine en 70, ne laissant subsister que le mur d'enceinte occidental qu'on appelle aujourd'hui le mur des Lamentations. Jean-Baptiste établit dans le verset suivant une relation de cause à effet entre les manquements éthiques de ses contemporains qui se prennent pour une élite, et la destruction du temple qui en est le symbole :

Déjà la hache est mise à la racine des arbres: tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera donc coupé et jeté au feu.

L'arbre dont il est ici question est un arbre généalogique : celui qui naît d'Abraham et rassemble dans ses branches tout le peuple d'Israël sur la base d'un lien de filiation.

Et les foules l'interrogeaient, disant : « Que devrions nous donc produire ? »

La question qui est posée ici est celle des fruits de notre comportement : les vipères ne produisent que des vipères, c'est-à-dire des êtres dont la bouche est toxique, car leurs paroles pieuses ne se traduisent pas en actes éthiques et responsables. Il faut sortir de ce cercle vicieux, ce que Jean-Baptiste exprime en ces termes :

Il leur répondit : « Que celui qui a deux tuniques partage avec celui qui n'en a pas, et que celui qui a de quoi manger fasse de même. » Et des trésoriers venaient se faire baptiser qui disaient aussi : « Maître, que produire ? » Et il leur disait alors : « N'en faites pas plus que ce qui vous a été ordonné. » Et des soldats lui demandaient : « Que produire ? » Et il leur dit : « Ne profitez pas de votre statut pour intimider et tirer profit de la situation, et contentez-vous de votre solde. »

Loin des déclarations soit-disant pieuses, Jean-Baptiste renvoie chacun à ce qu'on pourrait appeler des paroles de bon sens : partager avec les plus démunis, ne pas profiter de la situation, ne pas se dédouaner de sa responsabilité individuelle en faisant du zèle au service d'une institution et de ses règlements. On est bien d'accord : le discours est super-simple et imparable – c'est la mise en pratique qui l'est moins. Raison pour laquelle il est souvent plus simple de se réfugier derrière l'application zélée d'un règlement que de se mettre au service d'autrui. Dans le genre de l'interlocuteur qui nous répond de derrière l'hygiaphone : *moi je vous aiderais bien, mais je ne peux pas : c'est l'informatique...*

Malheureusement, les foules ne comprennent pas le message de Jean :

Le peuple était dans l'attente et tous se demandaient en leur cœur à propos de Jean s'il ne serait pas le Christ.

Le texte ne nous dit pas : leurs oreilles s'ouvrirent et ils coururent reprendre leur travail sans zèle excessif, en partageant humblement leurs biens personnels. Non, il nous dit que le peuple attend un roi providentiel pour le sortir des épreuves qu'il endure. De même qu'aujourd'hui, face aux difficultés qui sont les nôtres, combien sommes-nous à être prêts à modifier notre comportement personnel avec du simple bon sens (à la maison comme au temple, trier nos déchets, réduire l'utilisation des carburants fossiles, partager nos vêtements pour accueillir l'immigré qui arrive démuné, etc.). Le bon sens, c'est sans doute ce qu'il y a de plus difficile à mettre en œuvre. N'est-ce pas autrement plus simple d'attendre une solution miracle : l'homme ou la femme providentiel. le qui va venir résoudre les problèmes à notre place ? Jean se met pourtant à leur portée avec la réponse suivante :

Jean leur répondit à tous : « Moi je vous baptise d'eau. Arrive celui qui est plus fort que moi, celui devant qui je ne saurais même pas libérer la voie pour qu'il puisse passer⁵. Lui vous baptisera dans l'Esprit saint et dans le feu. Il a sa pelle à vanter à la main ; il nettoiera/purifiera son aire de battage et il rassemblera le grain dans sa réserve, et il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteint pas.» C'est ainsi, avec encore beaucoup d'autres choses, que Jean consolait le peuple en lui annonçant la Bonne nouvelle.

En grec, le verbe *déliar* veut dire aussi *libérer*, puisque lorsqu'on libère des prisonniers, on délie les liens qui les entravaient. C'est pour ça que je préfère traduire le jeu de mots d'autodérision que Jean fait sur le mot *déliar* : *je ne suis pas digne de déliar la lanière de ses sandales* par un jeu de mot dans le registre de la libération : *celui devant qui je ne saurais même pas libérer la voie pour qu'il puisse passer*. Car ce qui est au cœur de cette annonce, c'est notre libération à tous, et Jean n'a aucune illusion sur lui-même, car il sait que nul homme ou femme providentiel. le peut nous aider chacun à sortir chacun de l'ornière. Nul. le ne peut nous libérer de nos angoisses et de nos peurs : celui qui prétendrait pouvoir y arriver ne ferait que nous assujettir à son pouvoir. C'est l'Esprit de Jésus à l'œuvre dans nos cœurs qui seul peut nous libérer de toute servitude. Jésus vient à nous non avec une hache, mais avec une pelle à vanter le blé, pour recueillir tout ce qu'il y a de bon en nous, et faire de nos vies un feu d'amour qui ne s'éteint jamais.

Voilà la compréhension qui se dégage de ce texte lorsqu'on le lit avec les lunettes roses du parti pris d'une Bonne nouvelle. La Bonne nouvelle est à prendre au premier degré : elle est notre clé de lecture de l'Évangile.

Cette Bonne nouvelle en contient en fait deux.

La première nous concerne personnellement : c'est la Bonne nouvelle de notre **libération**. Nous n'avons pas à attendre un homme ou une femme providentiel. le pour commencer à vivre pleinement et donner sens à nos vies pour produire du fruit. Nos vies ne sont pas livrées au hasard de quelque événement extérieur qui nous échappe, ou de quelque pouvoir dont nous serions prisonniers. Elles peuvent prendre sens dès maintenant grâce à tout ce que l'Esprit de Jésus nous inspire.

La seconde concerne le regard que nous portons sur les autres : c'est la **bienveillance**. Au sens premier de s'attacher à voir ce qui est bon : c'est la pelle à vanter de Jésus. Ce sont mes lunettes roses : nous avons vu

5 À remplacer par la pépite que vous aurez pu trouver ! Merci de les partager : ça nous permettra de mettre à jour ces notes bibliques avec vos contributions

ensemble comment notre bienveillance a pu changer du tout au tout la compréhension que nous pouvons avoir de ce texte. C'est la même chose dans la vie : la bienveillance peut changer le comportement de celui ou celle qui la reçoit.

C'est donc avec cette **double Bonne nouvelle – libération intérieure et bienveillance envers autrui** – que nous pouvons écouter Paul nous préparer aux fêtes de fin d'année :

Que votre joie soit toujours dans le Seigneur ! Je le répète : soyez dans la joie ! Que votre équité soit connue de tous ; le Seigneur est à vos côtés. Arrêtez de ruminer ; faites plutôt connaître vos demandes à Dieu dans la prière, avec simplicité et reconnaissance. Et la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos projets en Jésus Christ. (Ph 4,4-7).

Voilà les paroles de vie avec lesquelles préparer les fêtes de fin d'année, qui ne sont pas toujours un long fleuve tranquille. Arrêtons de ruminer et plaçons-nous en toute simplicité devant le Seigneur pour partager avec lui nos soucis dans la prière. Libérons-nous des obligations de résultat qui nous entravent (un repas parfait, une ambiance super, des convives au complet), et revenons à une simple obligation de moyen, celle de faire ce que nous pouvons avec ce que nous avons reçu – avec bienveillance, c'est-à-dire en Christ !

Et la paix de Dieu gardera nos cœurs et nos projets en Jésus-Christ – dans la joie !

Amen.

Coordination nationale Évangélisation – Formation
Église protestante unie de France
47 rue de Clichy
75009 Paris
evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr

Annexe : Albert Schweitzer, Sermon d'adieu avant le départ pour Lambaréné



Sermon prononcé le dimanche matin 9 mars 1913 à l'église Saint-Nicolas de Strasbourg, extrait de *Vivre, paroles pour une éthique du temps présent*, Albin Michel, Paris, 1995.

"Et la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence gardera vos cœurs et vos pensées en Jésus-Christ. »

Philippiens IV,7

Cette parole que nous venons de lire vous est familière pour avoir été prononcée souvent le dimanche, au moment où nous allions nous disperser, afin qu'elle chemine avec vous pendant toute la semaine. Aujourd'hui, écoutons-la encore une fois en ce dimanche qui sonne pour nous l'heure d'une longue séparation.

Je l'avais choisie comme parole de bénédiction, parce qu'elle reflétait l'image de l'Évangile que je cherchais à vous annoncer, et parce qu'elle scellait la communion spirituelle qui devait s'établir entre nous.

La paix de Dieu et l'intelligence — c'est-à-dire la raison — s'y côtoient, non pas comme des oppositions contradictoires mais comme des harmonies complémentaires dont les voix s'entrecroisent.

À une époque où, non seulement chez les catholiques, mais aussi dans les églises protestantes, la raison, en tant que pensée naturelle de l'homme, est rabaissée et reléguée, sous prétexte de dégager la voie menant à la religion, j'ai osé vous en parler avec joie et respect et c'est à la lumière de la raison que j'ai éclairé pour vous les choses de la foi et de la religion, car Je savais par ma propre expérience que c'était cette clarté-là qui m'avait attaché à la religion et porté à l'approfondir toujours davantage.

Plus je croyais saisir la personnalité de Jésus, et plus forte était ma conviction que la foi et la pensée naturelle et simple s'interpénétraient en lui. Plus j'avançais dans l'étude de l'histoire du christianisme, et plus il m'apparaissait clairement que tant d'errements et de luttes remontent à ce que, depuis les premières générations jusqu'à nos jours, on a, toujours à nouveau, joué sur l'antinomie de la foi et de la piété contre la raison, et creusé ainsi un fossé dans le cœur de l'homme là où Dieu avait créé l'harmonie.

Vous savez que la raison n'est pas tout bonnement la faculté de réfléchir sur les choses courantes et superficielles, mais qu'elle est la lumière qui éclaire l'esprit par le dedans, qui l'aide à déchiffrer le sens des choses et du monde, l'énigme de l'Être, la valeur et le but de notre propre existence et qui nous permet de trouver le fil conducteur de notre vie. Et celui-ci ne peut être que celui qui mène à la paix de Dieu, à l'harmonisation entre nous et les réalités extérieures, changeantes ou stables, visibles ou invisibles, à cette paix qui puise sa force de renouveau dans la joie ou la douleur, dans le travail ou la souffrance, et qui nous élève lentement au-dessus des contingences de ce monde, et nous en libère intérieurement quoique nous y restions solidement enracinés, retenus par toutes les fibres de notre être, à cette paix enfin qui nous donne l'assurance tranquille que les aléas, quels qu'ils soient, ne triompheront jamais de nous.

La paix de Dieu qui surpasse toute intelligence. Telles les lointaines cimes neigeuses, brillantes sous le soleil, qui semblent surgir d'un seul jet au-dessus d'un horizon de brumes — alors qu'en réalité, elles se dressent à l'arrière des bastions montagneux qu'elles couronnent, et que personne ne peut les atteindre sans avoir franchi auparavant tout ce qui les précède —, ainsi apparaissent la raison et la paix de Dieu.

De nos jours, beaucoup d'esprits sont irrégieux, non pas du tout parce que leur foi leur aurait été enlevée, pour une cause quelconque, mais parce qu'ils n'ont pas été menés assez loin dans la voie de la raison, jusqu'à son point extrême où la voie de la paix prolonge celle de la raison. Ils n'ont pas repris sans cesse ni approfondi par eux-mêmes les problèmes du monde, de l'avenir des peuples, des énigmes de leur propre existence ; leur raison n'a jamais filtré ni retrempé ce qu'on leur avait remis en guise de bagage religieux ; ils n'ont jamais cherché à s'approprier ce qu'il contenait de vérité éternelle cachée, et ils l'ont laissé tomber en route sur le chemin de la vie.

Celui qui pousse ses réflexions jusque dans leurs conséquences dernières reconnaît que l'héritage que nous ont légué les prophètes, Jésus, et nos réformateurs, recèle une science de la vie, valable éternellement ; les formulations et les concepts peuvent changer avec les époques, mais ce qui est éternel demeure et peut redevenir en chacun de nous une vérité vivante.

Notre raison nous arrache à la routine étriquée de notre existence journalière et elle nous incite à nous préoccuper de tout ce qui est ou survient, à nous inquiéter des problèmes qui agitent notre temps, à participer à la vie du monde et à ressentir au fond de nous-mêmes tout ce qui s'y déroule. Sous ce rapport, il n'y a pas de discrimination radicale entre les esprits avertis et non avertis : certains savants célèbres ne se sont jamais sentis concernés par les bouleversements du monde et ne se sont jamais attardés à y penser sérieusement ; tandis que des ouvriers qui sont à peine sortis de leurs ateliers en sont affectés et éprouvent un besoin fondamental de comprendre et de s'engager. Seul celui qui a fait cette expérience peut sentir grandir en lui la soif de la paix.

Nombreux sont ceux qui passent à travers l'existence sans avoir jamais connu cette aspiration, ou bien ce qu'ils en avaient connu s'est évaporé. Ils en arrivent à se dire : Voilà la vie que je désire, voilà comment je veux m'y installer au mieux, voilà ce que j'en attends, et, si je réussis, je me déclarerai pleinement heureux. Ils parlent comme s'ils avaient voilé pour ne plus le voir l'éclat de leur lumière intérieure, alors qu'elle est faite pour projeter ses phares dans l'espace et éclairer toute chose de ses faisceaux lumineux. Ils ne réagissent plus qu'aux petites contingences qui les touchent personnellement, mais ils restent froids à tout ce qui travaille le monde. C'est pourquoi ils se pelotonnent dans leur vie rétrécie et banale et y trouvent leur bonheur. Par contre, celui dont la raison reste en alerte et qui garde le contact avec tous les problèmes de l'existence, celui-là s'aperçoit avec une évidence croissante que le bonheur ou le malheur ne sont pas rapetissés à la dimension des petites choses de la vie courante ; même si nous avions la chance d'atteindre tous nos objectifs, même si nous faisons envie à tous les hommes, nous n'en serions pas plus heureux pour cela, car le bonheur véritable ne s'exhale que des profondeurs de la paix intérieure.

Or, plus notre raison nous jette en plein chaos des problèmes humains, et plus se fait ardente notre soif de paix. Elle nous pousse à gravir les pentes ardues des montagnes, et quand nous arrivons aux parois étincelantes des glaciers, elle nous exhorte : Plus haut ! Plus haut ! Toujours plus haut ! En avant vers la lumière resplendissante des cimes, vers la paix et la grandeur muette des sommets !

Toutes les approches de la connaissance nous enseignent comme vérité dernière qu'au-delà des choses visibles et de la succession des événements, nous aboutissons à la volonté qui dépasse tout entendement. À l'œuvre dans l'univers, une volonté globale, jaillissant du flux de l'Être, s'infiltrant partout et englobant tout : c'est la volonté de Dieu. Et au-dedans de nous : notre volonté propre, dérivée de la première par un canal mystérieux et y plongeant ses racines, mais restant bien à nous tout de même. Le problème de l'Être en soi dépasse l'entendement. Autour de nous, s'amoncellent énigmes sur énigmes. Le dernier problème

que pose notre existence et qui commande notre destinée n'a de connexion qu'avec une autre question vers laquelle nous sommes toujours renvoyés : Que faire de notre volonté ? Quelle est sa place dans la volonté de Dieu ? Et la connaissance suprême qui nous soit accessible est l'aspiration à une paix telle que notre volonté fusionne avec la volonté infinie, notre volonté d'homme avec celle de Dieu, qu'elle ne s'isole pas, loin de sa source, pour devenir une mare stagnante asséchée par les premières chaleurs de l'été, mais qu'elle soit une eau vive et s'ouvre un passage vers le fleuve qui l'emportera vers l'infini de l'océan.

Remarquez que l'Apôtre ne dit pas : « la foi » qui surpasse toute intelligence, mais « la paix de Dieu ». Car jamais la raison ne pourrait trouver l'apaisement dans la foi, alors que la vraie tranquillité de l'âme dépend uniquement de notre manière d'utiliser notre volonté et de la voie que nous choisissons. La paix de Dieu ne se répand en nous que lorsque notre volonté s'accorde avec l'Infini.

Très souvent, les hommes pensent de la résignation à la volonté de Dieu, qu'elle n'est bonne que lorsque les coups du sort nous forcent à nous en remettre à Dieu.

Mais comment une volonté passive, accablée par l'épreuve, serait-elle capable de le faire, si la volonté saine et active ne s'est jamais souciée d'être en harmonie avec Dieu ? Ce n'est toujours pas dans le noir qu'elle pourrait trouver son chemin, si, de jour, elle ne s'en était pas inquiétée !

Cette voie qui mène à la paix de Dieu, c'est pendant qu'il fait jour que nous devons la chercher, lorsque nous sommes en pleine action, afin de découvrir le bon chemin et de continuer notre route, même brisés par la souffrance. Non, il ne faut pas que le malheur puisse nous prendre en traître et nous faire tomber dans ses embuscades, nous éjecter d'une vie confortable et nous laisser seuls en face d'une volonté qui règne en dehors et au-dessus de nous et avec laquelle il faudra composer.

Avant de prononcer du fond de l'épreuve cette invocation : « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel », il est nécessaire que nous ayons fait nôtre cette requête en tant qu'hommes libres d'agir et de vouloir, et que nous y ayons trouvé l'épanouissement de notre vie. Le sentiment poignant que Dieu a besoin des hommes pour agir dans le monde, en nous et autour de nous, doit pénétrer notre vie et emplir notre existence. Soyons convaincus que, dans la mesure de nos moyens, nous devons, dans l'espérance et la peine, être des ouvriers contribuant à établir la volonté de Dieu autour de nous. Travaillons tous ensemble de tout notre cœur à l'avènement de son royaume : alors, notre tâche quotidienne — si insignifiante et monotone soit-elle — sera une source de joie parce que nous savons, quelle que soit la place que nous occupions, que nous pourrions répandre autour de nous un peu d'esprit divin et que chacun pourra toujours trouver une occasion de servir, même en dehors de sa profession.

Cette union intime entre notre volonté et la volonté divine implique en outre que nous ne prenions pas les choses belles et bonnes de la vie comme un dû qui va de soi, mais que nous les recevions comme un don de Dieu, un encouragement à le servir plus joyeusement et à lui rendre grâce.

Voilà dans quel esprit la volonté agissante doit chercher la paix de Dieu. Tous ceux qui sont en quête de cette paix et qui en ont déjà fait l'expérience ne sont pas pris au dépourvu dans l'épreuve, car leur volonté souffrante rejoint la volonté divine. Quelle que soit leur douleur et leur incompréhension devant le malheur, ils trouvent la paix, et une force intérieure les emporte au-delà du point mort — alors que les autres piétinent sur place ; ils ont amassé en eux un trésor de paix divine qui les soutiendra jusqu'au jour où leur âme s'épanouira dans le calme retrouvé.

La vie ne les attaque pas à l'improviste, car ils sont armés pour triompher d'avance des calamités. Ils ont tout reçu du Seigneur, et, dans les heures difficiles, s'ils doivent rendre ce qui leur a été donné — santé, êtres chers ou bonheur — ils se remémorent cette parole : « L'Éternel l'a donné, l'Éternel l'a ôté : béni soit le nom de l'Éternel ! » et ces mots ne sont pas pour eux une simple phrase, ironique de raillerie, car la première

partie —l'Éternel l'a donné — s'était déjà incrustée depuis longtemps dans leur cœur, et ils savaient qu'un jour ou l'autre il faudrait passer par le reste.

Chaque fois que la volonté agissante et la volonté souffrante se réfugient dans la paix de Dieu, les cœurs et les pensées sont gardés en Jésus-Christ, notre Seigneur ; la certitude qu'il est notre Maître s'empare alors de nous avec force et nous sentons passer sur nous le souffle pur et vivifiant de son esprit et, tous ensemble, nous sommes unis à lui.

Telles sont les pensées qui m'envahissaient lorsque, si souvent, je prononçais le dimanche cette parole de bénédiction, soulevé par l'indicible joie de vous annoncer l'Évangile. J'avais l'impression qu'avant de franchir le seuil d'une semaine nouvelle, nous nous arrêtons ensemble un instant dans le silence du recueillement et qu'une même pensée nous pénétrait : marcher d'un même cœur vers la paix de Dieu, unir notre volonté à la sienne, les uns en pleine action, hardiment campés dans la vie, les autres dans la souffrance et l'affliction de l'épreuve. Il me semblait que cette entente profonde entre les cœurs, en cet instant solennel, raffermissait nos forces et nos courages pour affronter ce que la semaine qui s'ouvrait allait nous apporter.

Unissons-nous donc encore une dernière fois en cette heure, afin de mettre en commun nos expériences et de marcher tous ensemble dans la conviction qu'il n'y a qu'un seul bonheur au monde, dont tous les autres ne sont que le reflet, et qui peut éclairer même l'existence la plus malheureuse, à savoir : la paix de Dieu qui dépasse toute intelligence, la communion intime qui scelle en une seule notre pauvre volonté humaine et la volonté divine, dans l'action, comme dans la souffrance et la joie ; oui, serrons les rangs et poursuivons ensemble cette quête de paix, afin qu'elle enrichisse et fortifie nos cœurs et nous aide à entraîner les autres avec nous sur la bonne voie.